

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

La distinction suprême pour un traducteur ? Être filmé par Henry Colomer. Ils sont deux pour l'instant à l'avoir été : Jean-Michel Déprats et Claire Cayron. Il suffit de voir Claire à l'écran pour comprendre la raison de ce choix : le documentaire où elle raconte son travail est pour nous une grande leçon. Elle est l'incarnation des deux vertus cardinales de la profession : rigueur, souplesse. Dans ses choix comme dans son approche des textes, elle manifeste depuis toujours une exigence, une intransigeance exemplaires, un courage et une fidélité dignes de son auteur fétiche, l'impressionnant Miguel Torga ; à quoi s'ajoute la lucidité, la clarté, la finesse, l'art d'écouter deux langues sans léser l'une ou l'autre – toutes qualités qui font d'elle, outre une grande traductrice, une pédagogue irrésistible. En témoigne entre autres son livre, Sésame, pour la traduction, petite merveille du genre.

Mère fondatrice d'ATLAS avec Laure Bataillon, Françoise Campo et quelques autres, Claire a marqué notre mouvement de son empreinte, et nous sommes encore quelques-uns à nous demander, face à une difficulté : que ferait-elle à ma place ?

L'enseignante vient de prendre sa retraite, mais l'atelier de la traductrice, qu'elle nous fait visiter ici, ne chôme guère ! La patiente passion de traduire est toujours là.

Claire Cayron

TransLittérature : *Décris-nous ton atelier.*

Claire Cayron : Mon espace de travail fait 3,50 m de long et 2 m de large sous 2,20 m, avec une échappée sur le (beau) ciel (atlantique) d'un côté et, à la saison, sur un camélia en fleurs par un petit rectangle vitré ; il abrite aussi un âtre. Cet espace étant choisi, c'est dire que je ne travaille bien que dans un espace réduit, clos et face au mur. Je vis en pleine campagne, mais je ne travaille ni ne lis jamais à l'extérieur. En revanche, j'y marche beaucoup, une grande fois par jour et plusieurs petites fois, quand je sens (de plus en plus souvent) que je me rouille. Dans cet espace dûment aménagé, tout est à portée de mes mains : téléphone, ordinateur, imprimante, photocopieur, usuels et dictionnaires, ouvrages traduits et à traduire, dossiers, archives récentes. J'y suis entourée de beaucoup de photos : de « mes » auteurs, d'amis vivants ou disparus (notamment Laure Bataillon et Françoise Campo), de gens avec qui j'ai agréablement travaillé dans divers domaines, et aussi de mes filles et petits-fils.

Je suis « macintoshisée » depuis 1985, après avoir toujours travaillé à la machine (à barre, à marguerite, à mémoire), et j'en suis à mon quatrième Apple (Imac). Malgré le coût, qui m'oblige à me priver d'autre chose, comment résister à une aide aussi efficace dans le travail ?

En matière de dictionnaires : le *Petit Robert* et ses déclinaisons (synonymes, locutions et expressions, etc.), et le *Dictionnaire historique de la langue française* ; des unilingues en portugais : le *Morais*, le vieux *Cândido de Figueiredo* (témoin des anciennes orthographes) et le bilingue *Domingos de Azevedo*, plein des curiosités habituelles aux bilingues ; pour le portugais du Brésil, le grand *Aurélio*. Mais au bout de presque trente ans de pratique, depuis toujours concentrée sur des œuvres et non des successions d'ouvrages, les dictionnaires ne me sont plus que d'un usage réduit, de vérification. J'ai mes dictionnaires intérieurs, et mes fiches.

TL : *Parle-nous de ces fiches.*

CC : J'appelle « fiches » des carnets-répertoires que j'ai ouverts en commençant à traduire Miguel Torga en 1973, pour y noter alphabétiquement : les termes peu usités ou dialectaux ou d'un usage spécifique, les adjectifs familiers, les formules, expressions et métaphores récurrentes, les nombreux proverbes cités ou inventés, etc., bref tout ce qui singularise un texte, fait partie de la « voix » de l'auteur et permet d'en reproduire les échos d'ouvrage en ouvrage. Chaque rubrique est accompagnée de la traduction adoptée, pour l'ensemble de l'œuvre (à toutes les exceptions phonétiques près). Je t'avoue que ce carnet, au bout de vingt-quatre ans de Torga, depuis longtemps je n'ai plus besoin de le consulter. J'ai reproduit cette pratique en passant à d'autres auteurs dont je prévoyais également la traduction intégrale. Dans ce cas précis, je la trouve nécessaire, et confortable. Je me suis posé la question de la transcription de mes carnets sur ordinateur, mais j'aime mes carnets !

TL : *Comment travailles-tu ? Combien d'heures par jour ? À quel moment de la journée ?*

CC : À soixante-six ans accomplis, je travaille surtout entre 13 et 19 h. (je réserve le matin pour la lecture), et très exceptionnellement le soir en raison de ma vue. En très bonne période (conjonction d'une bonne vitalité et d'un stade de traduction excitant), je peux aller jusqu'à six heures par jour. En période normale, trois ou quatre heures ; et, même si tout va mal, au moins plusieurs courtes stations pour tenter de dénouer la situation...

TL : *Combien de « couches » passes-tu ?*

CC : Toujours et depuis toujours au moins trois « couches ». La première étroitement littérale, la seconde d'appropriation et la troisième de restitution, comme je l'ai expliqué maintes fois. C'est mon système d'assurance. Ces trois étapes ne sont pas forcément successives. Je peux en être à la première sur un passage, ou chapitre, ou morceau d'un ouvrage et à la deuxième ou troisième sur d'autres. Depuis que je suis en retraite et davantage disponible à la traduction, j'en suis parfois à la première étape sur un ouvrage et à la deuxième ou troisième sur un autre ouvrage.

TL : *Pratiques-tu le gueuloir ?*

CC : La « voix » (sonorités, rythmes, résonances, récurrences, etc.) d'un auteur dans son texte m'intéresse au premier chef : la lecture orale m'aide à la trouver et à l'installer dans ma traduction. Je ne remets jamais mon travail sans l'avoir lu pour moi-même ou à des ami(e)s disponibles et intéressé(e)s. Mystérieusement, même les incertitudes de sens sonnent mal dans la lecture à haute voix.

TL : *En vingt-huit ans d'activité, penses-tu avoir évolué dans ta vision de la traduction ? Dans ta pratique ?*

CC : Pas vraiment. J'ai simplement développé mes exigences... envers moi-même et envers les éditeurs. Ce que je pressentais, je l'ai vérifié, si bien que je m'entête... D'abord, le texte *littéraire* est tout puissant (c'est sa marque) et ne laisse que peu de liberté ; dans l'espace qu'il nous laisse il faut avoir la tête, et la langue, souple : on ne peut pas être traducteur(trice) et avoir l'esprit dogmatique. Ensuite, le temps est notre principal allié : pouvoir laisser une traduction dans un tiroir plusieurs mois est rassurant. Enfin, la connaissance mieux que livresque de la langue de départ est nécessaire : il faut en avoir « l'oreille » ; l'amour de la langue d'arrivée est indispensable : il faut le nourrir, de lectures originales et de bonnes traductions. Etc. Ma pratique n'a donc pas varié : elle s'est simplement étendue en raison d'une plus grande disponibilité, et surtout pas accélérée.

TL : *T'arrive-t-il de relire tes anciennes traductions ? Qu'en penses-tu ?*

CC : Je ne les relis pas sans motif. Mais j'ai la chance de travailler pour un éditeur (les éditions José Corti) qui me donne l'occasion, à chaque réédition, de revoir ma traduction (certaines ont plus d'une vingtaine d'années). J'en profite évidemment, persuadée qu'un travail de texte, écrit ou traduit, n'a jamais fini de se faire. J'ai été fort sensibilisée à cela par Miguel Torga qui a maintes fois remanié son œuvre, et quelquefois même pour la traduction française. J'en parle dans mon avant-propos à l'édition de *Portugal*. Ces révisions vont toujours dans le sens d'une plus proche restitution, souvent affaiblie en son temps par certaines précipitations que d'année en année je me suis employée à éviter.

TL : *Traduit-on mieux qu'avant ?*

CC : Ce serait prétentieux de le croire. De tout temps il y a eu d'excellents traducteurs. Loin de moi l'idée qu'une traduction serait mauvaise parce qu'elle est ancienne, et bonne parce qu'elle est nouvelle. Les exemples contraires abondent. Sans doute peut-on dire qu'on traduit mieux plus souvent qu'autrefois, parce que la réflexion sur la traduction a avancé.

TL : *Tu as été longtemps la traductrice d'un seul auteur. À quel point le passage à d'autres auteurs a-t-il modifié ton approche ?*

CC : Sur ce sujet, je te renvoie à mon intervention aux Assises de 1994. Pas de modification à proprement parler sur la méthode. Je dois aux nouveaux auteurs que je traduis la découverte d'univers nouveaux (c'est même pour cela que je les ai choisis), et une utile extension de ma connaissance du portugais, soit à travers ses aspects « exotiques » (auteurs brésiliens), soit à travers ses aspects historiques (*l'Histoire du Portugal* d'Oliveira Martins).

TL : *Il t'est arrivé de traduire en collaboration. Pourquoi ? Comment cela s'est-il passé ? L'expérience a-t-elle été concluante ?*

CC : Elle l'a été dans sa version pédagogique, proche de ce que nous appelons le tutorat : j'ai initié à la traduction ma fille cadette (devenue depuis enseignant-chercheur en linguistique). Une expérience très vivante et enrichissante : il m'arrive de relire notre correspondance croisée (Alice se trouvait déjà en Australie, pour le deuxième ouvrage).

TL : *Présente aux débuts d'ATLAS, membre du Conseil d'administration pendant plusieurs années, intervenante aux premières Assises en 1984, tu as participé en première ligne à ce mouvement de défense et illustration de la traduction. Quel bilan dresses-tu de ces années d'efforts collectifs ? Avons-nous bien travaillé ? Que reste-t-il à faire ?*

CC : Il suffit aux traducteurs de ma génération de se rappeler quelles étaient les conditions d'exercice il y a une trentaine d'années, et aux plus jeunes de consulter les archives de nos associations, ATLAS et ATLF, pour savoir qu'en effet nous avons bien travaillé. Mais le danger pointe dans l'usage du temps passé... Comme pour toutes les questions impliquant des minorités, statutairement en état de faiblesse (et nous sommes évidemment le maillon faible de l'édition), il faut toujours tout recommencer. Selon les informations dont je dispose, le statut du traducteur n'est plus actuellement dans une phase de développement, n'est-ce pas ? Il reste sans doute à... re-faire.

TL : *Tu as enseigné la littérature générale tout en traduisant. Quelle a été l'influence de l'enseignante sur la traductrice, et réciproquement ?*

CC : L'apport de l'enseignante à la traductrice est évidemment un goût affirmé pour la littérature, les littératures. L'apport de la traductrice à l'enseignante a été *vital*. Je veux dire que la traduction m'a aidée à justifier mon enseignement, à le faire évoluer, à m'échapper de points de vue plus conventionnels sur la littérature, pour m'attacher particulièrement aux (multiples) « ingrédients de la beauté » (la formule est de Virginia Woolf, je crois). Je me suis donné pour but principal de transmettre la séduction que le langage littéraire exerce sur moi à travers la traduction, donc à transmettre le goût de la lecture littéraire et à la développer. C'était un but particulièrement utile puisque mes étudiants se destinaient aux métiers du livre.

TL : *As-tu publié d'autres textes sur la traduction depuis ton Sésame, pour la traduction en 1987 ? Sinon, pourquoi ?*

CC : Dans le même ordre d'idée, je me suis prêtée en 1994 à la réalisation par Henry Colomer du documentaire vidéo intitulé *Claire Cayron traduit Miguel Torga*. Il m'arrive encore de faire des conférences ici ou là, selon mes

affinités avec les puissances invitantes. Et de répondre à des questionnaires par sympathie professionnelle... Au total, je crois bien avoir dit ce que j'avais à dire sur un sujet où les questions ne sont pas illimitées, et je redoute la répétition.

TL : *Quelles sont tes relations avec les éditeurs ?*

CC : D'abord difficiles avec la plupart. Excellentes depuis une dizaine d'années avec les éditions José Corti, chez qui j'ai trouvé une liste d'exigences correspondant très exactement à la mienne : respect du travail (du temps et une rémunération décente), des compétences (pas d'ingérences abusives), respect des auteurs (suivi de l'œuvre), respect des lecteurs (maintien de mises en page et de typographies lisibles, authenticité des argumentaires), etc.

TL : *Lis-tu beaucoup en français ? Quel genre de livres ? Quels sont tes auteurs favoris dans cette langue ?*

CC : Je lisais beaucoup et régulièrement, je lis encore beaucoup mais irrégulièrement, en fonction de ma fatigue visuelle (et intellectuelle). Des auteurs français, certes, mais aussi beaucoup d'auteurs étrangers. Je n'ai pas de conception nationale de la littérature et j'ai invité mes étudiants à franchir cette frontière – floue depuis près de deux siècles, en partie grâce au développement de la traduction.

Je préfère à tout, je l'ai dit souvent, les journaux et correspondances d'auteurs, les textes a-génériques, et au roman je préfère la nouvelle, la vraie, avec son exigence technique (par bonheur, j'en ai traduit à ce jour 167, à suivre...).

Je n'ai pas d'auteurs français fétiches, ou alors ils sont si divers que ça ne veut plus rien dire. Tous les grands fondateurs (ce qu'« auteur » veut dire) que nous avons tous en commun, je l'espère, de Montaigne à Claude Simon, en passant par Victor Hugo le magnifique ! Et puis les découvertes chemin faisant. Un titre me vient à l'esprit : *Le cahier gris* de Josep Pla, aux éditions Jacqueline Chambon, tu connais ? Je l'emporterais bien sur une île déserte – et je m'aperçois que c'est une traduction, du catalan (par Pascale Bardouland, éditions Jacqueline Chambon, 1992).

TL : *Comment caractériserais-tu la langue française ? Quel(s) sentiment(s) éprouves-tu pour elle ? Quels problèmes te pose-t-elle ?*

CC : Caractériser la langue française, je ne sais pas. Je crains les poncifs... Je la sens infiniment plastique. Peut-être est-elle devenue moins concrète, mais on peut se souvenir qu'elle l'a été : au début de ce siècle, on utilisait encore au quotidien, pour désigner une diversité de marmites, autant de vocables qu'il y en a aujourd'hui en portugais simplement parce qu'au

Portugal on utilise encore au quotidien une diversité de marmites... Observation qui ne résout pas un problème mais en pose un autre : celui des états de langue et de leur fréquent décalage ; puis, en cascade, les questions du choix du public, du pacte de lecture, de la réactualisation des traductions, des partis pris archaïsants ou modernisants, etc., etc.

Mon sentiment envers la langue française, je l'ai dit maintes fois, est un amour admiratif sans lequel je ne saurais pas traduire ; et le seul problème qu'elle me pose est sa connaissance, la plus étendue possible, et jamais achevée.

Propos recueillis par Michel Volkovitch

Claire Cayron a traduit une bonne trentaine d'ouvrages. Elle a fait connaître en France les œuvres du Portugais Miguel Torga (14 titres traduits), des Brésiliens Harry Laus (6 titres) et Caio Fernando Abreu (5 titres) et commence actuellement la traduction de l'œuvre du Portugais Ruben A. Elle a également traduit du portugais Sophia de Mello Breyner, Wanda Ramos et l'*Histoire du Portugal (1845-1894)* d'Oliveira Martins. Docteur ès Lettres, elle a enseigné la littérature générale et comparée à l'Université de Bordeaux III (formation aux métiers du livre). Membre fondateur d'ATLAS, elle a publié un essai sur Simone de Beauvoir ainsi que *Sésame, pour la traduction* (éd. Le Mascaret, 1987). Les Actes des premières et onzièmes Assises (éd. Actes-Sud/ATLAS) conservent la trace de ses interventions. Un film vidéo lui a été consacré : *Claire Cayron traduit Miguel Torga*, réalisé par Henry Colomer (La Sept Vidéo, dist. Le Seuil, 1994). Elle a reçu en 1995 le prix Halpérine-Kaminsky Consécration pour l'ensemble de son œuvre de traductrice.